

DEUXIÈME ANNÉE. — VOL. III

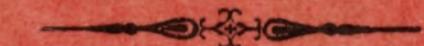
Nº 16

TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT PAR M. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN



SOMMAIRE :

1. *Notes inédites de Laforgue sur Corbière et sur Bourget,*
2. **M. Francis Vielé-Griffin** : *Objections raisonnées.*
3. **M. Paul Adam** : *Pour la Guerre.*
4. **M. Théodore Randal** : *L'Encyclique.*
5. **M. Edmond Cousturier** : *L'Avenir des Expositions de Peinture.*
6. Notes et Notules. (Livres, Musique, Théâtre, etc.)

PARIS
12, PASSAGE NOLLET, 12

JUILLET 1891

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant chaque mois.

Abonnement : UN AN 5 francs.

(Tirage restreint sur Hollande 20 francs)

**Pour abonnements, dépôts, etc., s'adresser directement à
M. Bernard Lazare, 12, Passage Nollet. — Pour la vente au
numéro s'adresser à la Librairie Charles (dépositaire général), 8
rue Monsieur-le-Prince.**

En vente au numéro chez :

LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT

PENDANT : 11, Chaussée d'Antin.

MARPON et FLAMMARION : 10, Boulevard des Italiens.

id. id. : 4, Rue Auber.

id. id. : 3, Boulevard St-Martin.

id. id. : 2, Rue Marengo.

id. id. : Galerie de l'Odéon.

LIBRAIRIE NOUVELLE : 15, Boulevard des Italiens.

id. id. : 3, rue de la Boëtie.

SÉVIN : 8, Boulevard des Italiens.

TRUCHY : 26, Boulevard des Italiens

DENTU : Avenue de l'Opéra.

SAUVAITRE : 72, Boulevard Haussmann.

TARIDE : 16-18, Boulevard St-Denis.

JAMATI : 7, Boulevard St-Martin.

VILDIER : 8, Boulevard Denain.

WEIL : 9, Rue du Havre.

TAILLEFER : 67, Boulevard Malesherbes.

MEA : 1, rue du Havre.

CHAUMONT : 48, Rue de Rivoli.

LEGAMPION : 2, Passage du Saumon.

BARANGER : 132, Rue Lafayette.

TRESSE et STOCK : 9-11-13, Gal. du T.-Français.

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX : 29, Rue de Trévise.

A. LEMERRE : Passage Choiseul.

E. PAUL : 100, Faubourg Saint-Honoré.

CRETTÉ : Passage Véro-Dodat.

MARTIN : 93, Faubourg Saint-Honoré.

BRASSEUR AINÉ : 45, Chaussée d'Antin.

BRASSEUR JEUNE : Galeries de l'Odéon.

LÉON VANIER : 19, Quai Saint-Michel.

GAGNÉ ET BOULINIER : 19, Boulevard Saint-Michel.

à BORDEAUX : à la Librairie Illustrée de la Gironde.

à NIMES : chez A. Catelan, rue Thoumayne.

à BRUXELLES : chez Lacomblez, rue des Paroissiens.

à LIÈGE :

INÉDITS DE LAFORGUE

[Ci-après : la fin de la série de trente-deux feuillets intitulée.

NOTES

BAUDELAIRE — ETC —

CORBIÈRE — ETC —

et dont les ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES d'avril 1891 ont publié le commencement. Nous disposons ces treize derniers feuillets dans un ordre à peu près arbitraire. — Description de manuscrit. De 20 à 31 : papier blanc teinté jaune. Feuillet 32 : papier blanc, vergé, filigrané GUERZENICH BEI DÜREN. De 20 à 25 : encre noire; 172 mm. × 214 mm. De 26 à 29 : encres noire et rouge; 140 × 226. Feuillet 30 : crayon; même format. Feuillet 31 : encre noire; 103 × 164. Feuillet 32 : encre noire; 178 × 220.]

• Et 24 A

UNE ÉTUDE SUR CORBIÈRE

[20]

Bohème de l'océan — chantant le matelot breton libre et méprisant les terriens. — picaresque et falot — (a pris ce prénom Tristan : chevalier errant de la *Triste figure*) — — les Amours Jaunes. sur papier jaune gras (bon à eaux-fortes lumineuses) il fait de l'eau-forte, il la grise et la fait tirer en rouillé et il se fit tirer 9 ex. sur jonquille, souvenir sans doute des genêts des landes natales.

— il ne parle qu'une fois de l'Ennui (p. 89) — jamais du spleen.

cassant, concis, cinglant le vers à la cravache — Sa préface porte en titre *Ça noyé en une page blanche*. — mais jamais d'ordures, d'obscénités voyantes de commis. —

strident comme le cri des mouettes et comme elles jamais las.

l'eau forte, un profil de satyre libidineux et falot, maigre, qui a bien roulé, inculte, trempé par l'averse du large qu'il regarde en face, attaché les mains au dos à un mât, près d'une borne, son feutre à terre —

— vécu, mâché son cigare, dans le vent, les hamacs aux rafales, la mer sans routes.

— à chaque sortie il avertit : vous savez ! me prenez pas au sérieux. tout ça c'est fait de chic, je pose. Je vais même vous expliquer comment ça se fabrique.

Les strophes — tout simplement celles des *Orientales*.

Qu'est-ce qu'un poète intéressant ?
« léger peigneur de comètes ».

« méchant ferreur de cigales »

vivre avec son imagination.

le vent des côtes de bretagne lui a fait trouver et aimer le verbe *plangorer*.

habité Montmartre — fréquenté les crêmeries — et les bals de boulev. extérieur — fait de la peinture — dormi sur des divans dans l'atelier de quelque artiste — discuté Galimard, Courbet et Manet.

[21]

Deux parties.

Une où *il raconte en vers* sans armatures, ni volutes, qui se désagrègent sans le coup de fouet incessant de l'expression mordante et la poigne d'ensemble. — Sans esthétique — Tout, et surtout du Corbière — mais pas de la poésie et pas du vers, à peine de la littérature.

L'autre *plus intime*, tout subjectif, replié sur soi ou à Paris ou sur l'eau et très-self aussi comme métier sans que ce métier soit riche, — non un art mais une manière — Une tenue très-chic non une esthétique profonde.

Quant à l'éternel féminin qu'il appelle « l'éternel Madame » ma dame ce joli mot des cours d'amour du moyenâge

la femme qui fait des manières : En serez-vous un peu moins nue,
Les habits bas ? (p. 134)

il a connu la fille des congés à Paris — les exportations sous toutes les latitudes accablées —

Don Juan mysogine de courte haleine — le mépris d'ar-

tiste irrasasié de l'école Baudelaire « eunuque et recors » qui par dépit la cravache

sensuel — il ne montre jamais la chair — miracle il n'y a pas un sein, une gorge — une (p. 36) — dans ses vers — Encore moins des ventres et des cuisses — Il n'indique que le coup de hanche, le tour de main, l'air de tête — ombrelle, éventail —

un léger priapisme de barrière
la femme de Montmartre qui n'a qu'un art la toilette, et
qui ne lapousse que dans un sens, souligner son esthétique
de pantin à la mode éphémère, pantin incassable comme
les buscs de son corset.

il écrit *may* avec un *y*

d'antithèse inattendue jusque dans les dates —

Bohème de chic daté de Jérusalem,
Sonnet avec la manière de s'en servir Pic de la Maladetta,

Ça — préfecture de police
d'autres trois étoiles
Charenton.

Comme il aime à faire
sonner le mot ARMOR

Jamais Cabotin, jamais.

[22]

voyou et byronien. « Bâtard de Créoile et breton » (p. 5).

Il est venu à Paris. tirer des bordées. à Montmartre. connaissant des peintres, des cénacles à gloire pas loin du boulevard à l'heure de l'absinthe — des écumeurs, des

ruffians et des huissiers. Les sonnet p. 5, 6 et 7 dit bien sa fièvre bohème et brave de ces jours-là.
la gloire ?

« Voir les planches et puis mourir ! » p. 10.

Il faut lire l'amusant boniment de son épitaphe

rime riche jamais rimée
sans avoir été, revenu ;
se retrouvant partout perdu.

Prenant pour un trait le mot *très*.
Ses vers faux furent ses seuls vrais..

incompris, — surtout de lui-même ;

Son naturel était la pose

Flâneur au large, à la dérive
Epave qui jamais n'arrive

Ci-gît cœur sans cœur, mal planté,
Trop réussi comme raté.

les ennuis de la mer (v. P. Loti) avec son chien

manque de tenue —

parfois, mais rarement de ces mauvais alexandrins
d'étudiant sous l'influence des vers plaisantins de Boileau, du Lutrin.

vers nuls de la plus basse cuisine

« Vous qui ronflez auprès d'une épouse endormie (p. 166)

Mais toujours le mot net — il n'est un autre artiste
en vers, plus dégagé que lui du langage poétique. Chez
les plus forts vous pouvez glaner des chevilles images
soldes poétiques. ici pas une — tout est passé au crible, à
l'épreuve de la corde raide.

métier bête — strophes de tout le monde — oublis, réels
oublis, dans les alternances des féminines et des masculines, rimes ni riches ni pauvre, insuffisantes et quelconques, et ne se permettant d'ailleurs rien — sauf la paresse, l'inattention prouvant radicalement une incurable indélicatesse d'oreille, — par ex. ces tas d'alexandrins qui sans raison par ci par là n'ont que 11 syllabes.

l'assonance imprévue ne lui est pas invitée à musique exotique, mais tremplin à coq-à-l'âne.

Il n'est pas artiste
mais on pardonne tout devant des plaintes parfaites et immortelles comme *le poète contumace*

— tout passé au crible ! On peut voir ça dans certaines pièces. Il écrit le titre, le sujet, le mot-sujet. Et là il se prend la tête, et cogne contre ce mot, l'assaille, et alors c'est une grêle de définitions, de jappements brefs, ainsi dans le *Sommeil* où, en strophes inégales chacune sur une seule et même rime féminine, durant une litanie de 150 vers il le définit, une définition par vers, quelquefois, toujours avec point d'exclamation. C'est étourdissant — c'est de la folie à vide — mettez-vous à sa place. C'est assurément après une de ces parties qu'il a dû se jeter à la mer comme point d'exclamation final.

une lanterne magique montrant sous mille facettes colorées la même lumière qui est au centre — à la façon de Hugo, mais Hugo tourne comme un cyclone large symphonique à son aise, ici c'est un petit albatros.

[23]

a une influence romantique, picaresque dans sa jeunesse — pour le reste dans son volume pas la moindre trace de *parnassien*, de *Baudelaire*

il a un métier sans intérêt plastique — l'intérêt, l'effet est dans le cinglé, la pointe-sèche, le calembour, la fringance, la haché romantique. Il est à l'étroit dans le vers — il abonde en — en ! en.... en parenthèses, — en monosyllabes. — pas un vers à détacher comme beau poétiquement — rien que curieux de formule.

autrefois la rime et la raison étaient le difficile, — alors

on mettait le mot original dans le corps du vers, et la rime arrivait comme elle pouvait, banale, et le plus souvent cheville, — on passait sur la rime — on tâchait de se tirer de ses rimes voilà tout.

Ensuite, on réagit contre cette école et toute la révolution se porta sur leur point faible, la rime. Vous allez voir tout le dictionnaire va passer à la rime ! — et en effet. On fit des vers, en ayant l'œil surtout sur le bout des vers, — le reste était oublié — Ce qui fait que les seules idées, les seuls mots personnels, étaient les mots appelés par la rime, — il n'y avait d'effet que dans la rime.

Corbière lui rime, comme ça — *préter* et *rimer*, *cousu* et *décousu*, *maison* et *non*, *jour* avec *jour* — deux quatrains d'un sonnet faits avec 4 verbes en *ser* et 4 substantifs en *elle* ! Un autre sonnet sur deux rimes ! — La rime ne lui est jamais tremplin. les entrelacements de féminines et de masculines — il les bouscule — par paresse — dans une pièce 6 masculines viennent après deux féminines puis la pièce reprend son alterné régulier. — Souvent ses vers ont une syllabe en trop ou en pas assez — Cependant jamais une pièce tout en féminines ou tout en masculines — les mots en *ion* ont tantôt une tantôt deux syllabes — cependant il n'osera jamais faire rimer un singulier avec un pluriel — rien de rythmes voulus, sauf un sonnet renversé p. 71.

Il est trop tiraillé et a trop l'amour de l'ubiquité et des facettes et du papillotant insaisissable et la peur de pouvoir être défini, — pour se laisser aller au long vers musical qui a toute sa valeur en soi — la moitié de son vers est dans l'intonation, le geste et les grimaces du diseur — et alors il s'ingénie dans son texte à multiplier les lignes de points de suspension, de réticence et d'en allé... les

tirets d'arrêt, les virgules, les : d'attention ! et doubles points d'exclamation.

tout lui est tremplin... il vit de tremplins. sa logique et son art ont pour devise au petit bonheur des tremplins d'idées ou de mots.

(p. 53) Il voyait trop — et voir est un aveuglement.

Une pièce (p. 149) ou dans l'espace de cinq vers — le mot vers prête à trois calembours.

[25]

Son tremplin d'antithèse souvent s'étale naïvement dans la fabrication élémentaire —

Et si par erreur ou par aventure
Tu ne me trompais — je serais trompé.

déjeuner de jeûne — *son épitaphe* est bâti exclusivement sur ces pointes.

D'ailleurs tous ces gongorismes d'antithèse ne sont pas un jeu en l'air — il y a des racines — C'est l'homme qui déclare son amour et qui est dépité si on l'écoute. L'enfant gâté qui ne sait ce qu'il veut refuse sa soupe parce qu'on la lui prêche et pleurniche dès qu'on la lui enlève. Qui fuit la société et se lamenté qu'on le laisse seul.

Au fond ce sentiment incurable de la déroute de l'absolu et du libre arbitre et de la logique que [1] a soufflé partout.

La lune reste pour lui, la lune des vieilles estampes — romantique — des truands noctambules — Tantale évoquant l'absence d'un écu de 100 sous. — Il n'a pas été empoigné au cœur par les cosmologies modernes, les astres morts, les déserts stellaires sans échos.

bien-aimée vient sous sa plume — Si je mettais mal aimée C'est cela. C'est une idée.

il gambille, fait des moulinets, fait le borgne, le lépreux, l'amateur, le feu-follet des mares de Bretagne, narguant tous les octrois de la littérature, tous les douaniers de la critique, il croise le long des côtes, le long des corbières, pour l'amour de l'art

Il a peur des ridicule lyriques, apocalyptique, fatal, poitrinaire, hystérique, lunaire, prudhomme, musicaux, sentimentaux, naïfs, etc. — et se pose un peu partout, rature, dit non...

citer
lyrique moi? jamais et en effet le vers suivant
est voyou — moi digne d'être aimé? voyez : moi,
moi voyou? sans cœur! mais mettez donc la
main et sentez! — Et arrivé au refrain naïvard de
biniou breton —

il veut être indéfinissable, incatalogable, pas être aimé, pas être haï — bref déclassé de toute les latitudes, de toutes les mœurs, en deça et au delà des Pyrénées.

Très réussi comme raté.

Il ne montre pas qu'il aime tel ou tel poète — Ce serait donner prise — Il raille Millevoye, Moreau, Musset, Lamartine, Baudelaire, Hugo, Murger, Escousse, Gilbert, Lacenaire, Chénier, Byron.

Goncourt (pour l'emporte-pièce des définitions) les *odes funambulesques* de Th. de Banville. comme calembours — mais le tremplin du calembour y est déplacé — il ne vient pas de la rime très-riche — mais au petit bonheur, à propos de bottes — et sans la discipline prosodique de Banville. — calembour — d'images — psychologique : p. 73.

Après? suis-je donc pas légère
Pour me relever d'un faux pas?

Et l'on sait amuser avec une dragée
haute, un animal ombrageux (p. 74).

J'ai fait des ricochets sur son cœur en tempête — (p. 81).

Une femme qu'il appelle rose-mousseuse — le fait ajouter — « dans la mousse de l'Aï, du bock. »

très-rarement la rime lui fournit l'esprit.. et alors c'est toujours le même moule — Un mot poétique à qui l'on donne en rime un mot vulgaire, du pavé — et c'est le drame de deux mots presque homonymes et à mille lieux l'un de l'autre en tant que synonymie, le charme d'être vraiment attiré puis remballé comme une balle —

coquelicot et calicot
pastille du sérail et ail
paradis et radis.
Espagnole et Batignolles.

il va du tremplin gongoriste des Goncourt au tremplin funambulesque de Banville.

Et gardons à la pomme jadis verte
Sa peau sous son fard de fruit défendu (p. 56.)

[1] *Ici le mot Hegel raturé.*

[26]

Il a pris la fleur de la Bohême — par escapades — rentrant ensuite dans la discipline lointaine — ne conservant de la bohème de Paris qu'une fleur nostalgique — « la male fleurette » dit-il

Des bordées de temps en temps. — la femme un temps de mouillage —

A tout ce qui est oui — il dit non — et le contraire. Pour être insaisissable et déclassé quand même —

Le myosotis est le n'oubliez pas.

Et les myosotis ces fleurs d'oubliettes —
dit-il.

les bordées à terre (: pachas de relâche —

Une porte s'ouvrit, c'est la sale allumée
(citer jusqu'à écume du ragoût.)
p. 269-270.)

[27]

les gens de mer

métier nul, déchiqueté, essoufflé, piétinant, lésiné. mal
bourré. — du raconté au pain sec sans envolée ni lan-
gueurs.

— chantez ! la vie est courte et drôlement cardée !...

Il n'y a décidément pas trace de réminiscences dans ces poésies — ni sujets, ni métier. Ce n'est pas de l'originalité de quelqu'un revenu des romantiques et des parnassiens successivement — mais du primesaut à la diable, Il a lu, il le dit, il les nomme — on n'en retrouve rien.

Dans son poème sur le douanier garde côte, il le déguste cet oiseau de mer avec sa poésie au large, faisant ses cent pas, pipe, caban gris-bleu, dunes, horizons, comme il l'aime, et alors comme il l'admire d'être :

Poète trop senti pour être poétique —

Ce fut l'art de Corbière. Lui pas de couchants, pas de poésie de la mer, pas de ciels, pas de spleens pantoumés — Nous sommes tous poétiques — nous avons beau faire — nous montrons toujours un bout du panache azur. — lui n'est pas de chez nous — c'est un insaisissable et bou-
cané corsaire hardi à la course. — Il adore le mot contu-
mace, on le lui surprend à plusieurs endroits, quand il

veut frapper un coup et tout dire d'un mot — contumace...
contumace... vivre par contumace... poète contumace...
artiste de proie...

son suicide (?) pique une tête —

Il finit comme ça, simple en sa grande allure,
D'un bloc; — Un trou dans l'eau, quoi!... pas de foriture.

[28]

Dans Mirliton (338) une des rares pièces où l'énerve-
ment sans moëlles décadent du métier.

partout il a du nerf, — et des détentes de flamberges.

— pied (de 2 syllabes) p. 259.) vieux de 2 syll. p. 260.

— *de* comme césure (p. 260) —

et *le* (v. 268) (même pièce un vers de 11 et un de 13)

miroite 4 syllab. 264.

mariée de 2 syl.

Toujours sec, insaisissable, épave, sans cœur de chic. —

Quand il parle des matelots bien qu'il s'acharne sur leur rude coque comme on n'en fait plus, leur vie de forbans, le vieux d'autrefois qui mangeait de l'anglais, de lupanar, de goëlands, mettant tous les terriens dans le même sac, il devient parfois romance, très-romance, mobile breton.

C'est raconté avec une PRODIGIEUSE épuration (Bitor), c'est condensé, ça pétille, tout est à prendre, la rime ne compte pas comme rime, on ne la sent pas. — Il fait de la peine à voir compter ses syllabes, alterner ses distiques par masculines et féminines, scander ses césures — que n'a-t-il fait cela en prose — c'est impossible à chanter, ce texte.

[29]

la plus fine, la plus ténue, la plus pure partie comme art.
Rondels pour après — de fines mauves pâle filigranées
d'ironie sur un ton posthume.

Biographie

Mais il fut flottant mon berceau
Fait comme le nid de l'oiseau
Qui couve ses œufs sur la houle
Mon lit d'amour fut un hamac
Et pour tantôt j'espère un sac
Lesté d'un bon caillou qui coule —

Dès qu'il est dans ce Paris rêvé, il est mélancolard, il a le mal de mer

jetant sa solde avec son trop plein de tendresse
A tout vent.

[30]

L'étude sur Bourget

— 1^o la Beauté
— 2^o Pessimisme —

[31]

« Il flotte dans votre cœur comme des cristaux préalables qui ne demandent qu'à se prendre autour du premier rameau fleuri qu'on y jettera » — (Mme Bressuire)

« Visage passionné jusqu'à en être dur — et pour moi marqué de vice. » —

« son pied fin qu'elle posait un peu trop en dehors » (*Eve-Rose* !)

« Une femme charmante » —

votre reine, une femme adorable » (*Ruy Blas*)

« Le miroir (l'âme) était plus précieux (valait mieux) que les images » (*Eve-Rose*).

« N'avais-je pas devant moi une foi de plus une créature supérieure à sa vie, supérieure même à ses sentiments ? »

« Et la simplicité de son être semblait n'avoir pas été touchée, *malgré Paris* » —

« Ces maisons à cinq étages dont l'architecture monotone se multiplie intarissablement. » —

« Ils auront témoigné une fois de plus qu'il y a dans la créature humaine un appétit insatiable et indestructible de ce pain mystérieux dont les miettes se multiplient à l'infini comme sur la montagne de l'Evangile — la Beauté !. — »

« Et voici que toutes les images colorées et charmantes, grandioses et délicates sortent soudain du mot technique où elles étaient enfermées comme un millier de roses dans une petite graine. »

« nature démesurée » (l'Inde).

« par une ineffable incantation. »

« Notre père qui étiez aux cieux... (B.)

« la foi ne se commande pas plus que la santé » (B)

« Il y a quelque chose de plus effrayant que les espaces infinis dont s'épouvantait Pascal, c'est le silence des âmes qui s'en sont allées — on ne sait où »

(Georges Sand la gde optimiste et son mai
Flaubert le nihiliste)

[32]

— l'Inconscient. le principe, après l'effort, l'apothéose de la conscience artistique parnassienne se consolant dans des protestations boudhiques, — le principe en poésie du bégaiement, de l'en allé.

Chez M. Mallarmé contemporain des parnassiens à facture raisonnée et du premier engouement de la poésie faisant de la psychologie descriptive et didactique (Sully-Prudhomme Bourget), ce n'est pas le bégaiement et l'enfant qui a mal, mais le *Sage qui divague*, — ce n'est jamais une divagation d'images comme dans le rêve et l'extase inconsciente, c. à d. de sentiments exprimés avec l'immédiat de l'enfant qui n'a à sa disposition que le répertoire de ses besoins, mais de la divagation *raisonnée*. Sa technique est également *raisonnée* consciente et l'on voit souvent qu'elle n'est pas de premier jet.
toujours concret, jamais impalpable.

Rimbaud fleur hâtive et absolue sans avant ni après — Jamais de strophes, de facture, de rimes — Tout est dans la richesse inouïe du pouvoir de confession, et l'inépuisable imprévu des images toujours adéquates. Dans ce sens il est le *seul isomère* de Baudelaire.

Ce n'est qu'à la 3^e lecture qu'on se dit. tiens : mais ce sont des quatrains quelconques, des rimes platement alternées, les rimes ne sont ni riches ni pauvres. — nul effet de césures — nulle combinaisons de féminines et de masculines.

le genre somnambule — divagation d'un cœur magnétisé par la paresse, l'été, l'ennui, une digestion copieuse.

On peut hardiment l'avouer.

Une poésie n'est pas un sentiment que l'on communique

tel que conçu avant la plume — Avouons le petit bonheur de la rime, et les déviations occasionnées par les trouvailles, la symphonie imprévue vient escorter le *motif*.

tout comme un peintre est amené là — à ce gris perle à propos de bottes, à ce géranium sans nécessité, de l'humeur de la mise en œuvre de son motif..

Tel le musicien avec ses harmonies qui ont l'air parasites —

OBJECTIONS RAISONNÉES

« Les écoles littéraires, promises à la durée, s'affirment d'ordinaire par des huées dont le public entier les accueille : elles le troublent dans ses habitudes, lui enseignent l'effort, veulent éclipser les aînés. Depuis Ronsard et Boileau, tous ont eu leurs débuts sifflés : romantiques, naturalistes et parnassiens. Cette consécration a manqué aux décadents ou symbolistes. »

Ainsi, de l'avis de M. Psichari, les huées sont une consécration littéraire ; soit ; mais alors dénier aux « Symbolistes » le putatif bénéfice de toutes les âneries et de toutes les ordures dont, depuis cinq ans, leurs contemporains les veulent accabler, devient un acte de la plus prodigieuse mauvaise foi et, vraiment, le plus byzantin et le plus machiavélique déni de justice. M. Psichari — empressons-nous d'affirmer cette conviction — a fréquenté un monde de généreux esthètes, esprits ouverts à toutes les manifestations de l'art vivant, prêts (ce fut-il à leur détriment), à accueillir les idées nouvelles ou ressuscitées, gracieux et souriant dans l'accueil, amènes et profonds dans la discussion. Où vit, où agit ce monde d'élite, en quels organes exprime-t-il sa noble pensée ? Nous l'ignorons, comme nous ignorions son existence. Car, certes, le juvénil optimisme de M. Leconte de Lisle, qui lui laisse voir en tout jeune poète « un fumiste », ne doit pas faire de son salon du Luxembourg le rendez-vous de cette grave aristocratie de la pensée chez qui M. Psichari a formé sa bonne opinion des mœurs littéraires contemporaines ; et l'organe de ce groupe ne saurait être, non plus, la *Revue Bleue*, où M. Lemaître écrit sans égard pour la dignité de la critique et sans ménagement pour son bon renom littéraire. — Non pas la *Revue Bleue*, sans doute, où M. Psichari, lui-même, peut dire des « Symbolistes » — qu'il

traite (est-ce gracieuseté ?) plus volontiers de « Décadents » — : « Ils ont trois formules, ce ne sont encore que trois velléités » « Il serait long et peut-être inutile de parler, à l'heure qu'il est, de la conception symboliste. Les idées (1) sont encore troubles à ce sujet ».... « Un seul résultat semble acquis : il est négatif ».... « On a dit en vérité, de toutes les écoles, à leurs débuts, qu'elles écrivaient de façon inintelligible. Mais ici la nuit est complète... « Les connaissances grammaticales, la partie érudition sont encore faibles chez les symbolistes.... » « On n'attend plus que le poète... »

Et ainsi, M. Psichari (si bienveillant pourtant) dément par son article même l'affirmation par quoi il débutait. Car, sans contredit, c'est là tout au moins de la négation, si ce ne sont des huées dont nous privent, à ne pas douter, le caractère seul de M. Psichari, mais que d'autres ne nous ont pas refusées — elles sont, en effet, fournies (à notre jeune gloire, s'il faut en croire M. Psichari) par tout ce que le journalisme quotidien emploi d'expéditionnaires, hors quelques chroniqueurs dont, troublés encore par l'affirmation initiale de M. Psichari, nous commençons à regretter la pourtant discrète louange.

Quand au fond de l'article spacieux que nous avons sous les yeux et qui, au résumé, voudrait constater que l'*e* muet n'existe plus en français — il suscite en nous un absolu septicisme : le jeu des *E* muets nous ayant toujours frappé comme étant la suprême subtilité d'une langue accomplie et divinement musicale, dont la brutale abrogation des muettes ferait, pour employer une expression de M. de Regnier, « quelque chose de moins qu'un patois britannique » — Nous aurions aimé discuter l'argumentation de M. Psichari, mais, si sa conclusion est en contradiction, non seulement avec nos habitudes d'oreille, mais avec toute notre foi esthétique, ses pré-mices ne sont pas moins hazardueusement posées.

Nous mettrons en doute, par exemple qu'il faille dire en public (sans l'excuse d'une émotion nerveuse de récitant inexpérimenté) :

Ma fill' va prier; vois la nuit est v'nue'

(1) De qui ?

Il est vrai qu'un vieux colonel célèbre pratique ainsi l'apocope ; mais la crânerie militaire a ses prérogatives sur quoi nous n'avons pas à empiéter. L'exemple des comédiens n'est pas plus concluant, le français étant la langue de Hugo et de Verlaine avant d'être celle de Paulus et de Coquelin. Quant à admettre que tout cocher parisien dise *Plaz Vendome*, nous ne le saurions ; bien que, depuis la guerre, nombre d'honnêtes alsaciens aient pris place sur le siège des roulants observatoires et diraient volontiers, *Blâz Fentôm* et la *Mattléne* (il y a même depuis l'exposition au haut des hansom cabs des sujets britanniques idoines à prononcer *Vannedôme*) ; mais nous ne saurions accepter qu'on généralise ces cas d'exception, parce qu'une corporation composée pour la moitié de bacheliers et pour un quart d'anciens ecclésiastiques nous semblerait, par là, incriminée sans raison d'alitérature et d'asmatique aphonie, parce que le pourboire doit rester (parmi tant de ruines accumulées) le symbole d'une haute et cordiale estime, parce que enfin, l'e muet est la base musicale de la langue française.

Que M. Psichari, affirme après M. Toussaint des Mornes que « il est rare que deux syllabes soient vraiment de même valeur, et que, par conséquent un vers de huit pieds et un vers de dix pieds non seulement peuvent avoir la même valeur numérique, mais le vers de huit pieds peut être plus long que celui de dix » (1) — il y a tout lieu de lui en savoir gré. — Mais qu'il n'aille pas, par l'amour d'un duodecapode virtuel, jusqu'à supprimer nos demis-tons : n'a-t-il pas le vers volapuk qui ne comporte que des syllabes longues, jamais muettes, et toujours isophones ?

Nous remercions M. Psichari de son article qui n'aura pas été, croyons-nous, inutile ; mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter le ton poli de sa dissertation : par une bordée de gros mots et quelques insinuations diffamatoires (c'est trop demander peut-être d'un homme bien élevé) il lui eut été pourtant si facile de consacrer définitivement notre incertain avenir.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

(1) Entretiens politiques et littéraires, 1^{re} Mars 1890.

POUR LA GUERRE

Il faut la guerre.

Il la faut immédiate, acharnée, définitive.

Elle est inéluctable, préparée depuis vingt ans par l'entretien des troupes et la surcharge des impôts. Les gens de compétence s'accordent pour affirmer la valeur de nos armements, et l'Allemagne ne cache point qu'elle redoute l'action parallèle de la Russie, action d'autant plus sûre que des intérêts généraux d'équilibre la commandent, non des traités équivoques signés pour l'urgence d'un moment et selon la lubie passagère des diplomates.

Il faut la guerre parce qu'il importe de sortir de la situation sinistre et stupide où étouffe l'Europe. Le souci d'équiper et d'abrutir la jeunesse dans les giourmes réglementaires exige des millions indispensables à l'œuvre de rénovation sociale ; et il est idiot de dépenser cet argent pour apprendre, d'ailleurs fort mal, le métier de bourreau aux citoyens, alors qu'à chaque heure des hommes crèvent de misère ou se suicident pour hâter du moins une fin irrémédiable.

Si la guerre est faite sérieusement, une nation l'emportera une fois pour toutes ; et le désarmement général sera par elle imposé aux alliances hostiles. Les milliards budgétaires, au lieu de payer des shakos et des brandebourgs, serviront à empêcher les gens de mourir aux fossés des grandes routes, lorsque l'âge les rend impropres à un travail de douze ou quinze heures par jour dans des ateliers méphitiques. En outre, et c'est la plus grande espérance, le peuple vainqueur qui se trouvera en arme avec munitions et bagages, le peuple qui possédera la Force aura

sans doute alors, l'énergie de l'utiliser pour s'affranchir de l'oligarchie bourgeoise et secouer le joug tyrannique de l'Argent.

Car, lorsqu'un homme de volonté propose aux prolétaires d'agir, on énumère aussitôt les impossibilités matérielles, le manque de moyens et d'organisation. Au cas où les marchands qui nous gouvernent se jugeraient contraints, malgré leur énorme couardise, de mobiliser pour défendre la propriété et les avantages des échanges commerciaux, l'objection qui arrête l'élan révolutionnaire tomberait immédiatement. Le peuple en armes n'aurait plus qu'à dicter la Loi. La seule chance de réussir une révolution, c'est donc la guerre.

Voilà pourquoi il importe de défendre contre quiconque l'attaque, l'idée la Patrie.

La patrie d'ailleurs, n'est pas seulement le territoire ; c'est surtout la Race. Quand, pendant quelque dix siècles, des hommes liés par des intérêts de horde ont ensemble souffert, travaillé, aimé, combattu et pensé, une solidarité s'est faite entre tous, consolidée de génération en génération. De grands mouvements politiques les animent ; des ambitions spéciales les séduisent, des préjugés et des vertus particulières leur sont venus ; et s'il fallait, du jour au lendemain, à la suite de la défaite, subir la politique, les ambitions, l'intolérance différentes d'une autre race, ce serait un extrême supplice moral, je ne dis pas dans les campagnes (le rustre s'accorde facilement de n'importe quel joug), mais dans les cités où veillent l'intelligence et la force spirituelle.

Certes, le monde ne pourra se croire hors l'état de barbarie avant qu'ait disparu le dernier soldat. Tant que la force demeurera une manière admissible de régler les conflits civiques ou internationaux, l'ère de la civilisation ne sera pas ouverte. Si certains naïfs aiment dire que la morale et les sentiments d'humanité progressent, il leur suffira de lire les comptes rendus des expériences coloniales pour se défaire de cette opinion simple mais vaniteuse. Nos procédés de conquête ne le cèdent en rien aux cruautés traditionnelles des monarchies antiques.

Mais tant que les défenseurs des Pouvoirs seront les

trafiquants et les soldats nous ne saurions espérer sortir de la barbarie.

Les premiers lutteront toujours pour la concurrence; ils s'efforceront de se ruiner par des tarifs de douane, de s'appauvrir les uns les autres, et cet état de conflit pécuniaire finira toujours par devenir un conflit armé. Quant aux soldats, la guerre est pour eux un sport et un motif de fortune. Le désarmement se réalisera dès que le Peuple lui-même tiendra la Force. Le peuple cosmopolite et socialiste aspire à la paix parce qu'il n'estime pas que la saignée des guerres soit un remède moral pour supprimer l'affluence des bras laborieux, et la surproduction d'un pays! Mais il n'obtiendra la Force qu'avec les armes; et pour qu'on l'arme, il faut la guerre.

Aussi semble-t-elle très mauvaise la stratégie de la politique révolutionnaire, qui livre, dès maintenant l'assaut contre les préjugés militaires et patriotiques. C'est presque se priver de l'unique chance d'affranchissement.

La France avant toutes les nations, promulgue les idées contraires au militarisme. Elles y prennent rapidement et franchement une haute importance sociale. Nous voilà le premier peuple capable de propager ou d'imposer le désarmement universel. Même d'ici à quelques années, la théorie humanitaire aura fait un progrès si grand qu'elle aura absorbé en soi presque toutes les émotions politiques ordinaires. La France se divisera en adversaires et partisans du militarisme. Qu'il advienne brusquement un conflit armé contre la quadruple alliance; si jamais, la victoire nous était donnée, le désarmement général serait la conséquence immédiate de notre triomphe, parce qu'avant tout autre condition de paix future, l'opinion publique exigerait cette garantie. Le désarmement et l'union douanière européenne deviendront bientôt les deux grandes idées à soutenir dans l'ordre pratique. Sans soldats et sans douanes, sans militarisme et sans système de protection, l'argent sera près de perdre tout prestige et toute efficacité. L'ère de l'économie collective s'inaugurera.

Notre vœu actuel, à nous autres révolutionnaires, doit être la guerre quand même et le militarisme quand même, parce qu'il nous faut la victoire pour imposer au monde ces deux idées mères, la justice nouvelle. Et qu'on ne se

hasarde pas à soupçonner la victoire impossible. Si avec un armement défectueux, un nombre très restreint de défenseurs, et des généraux abêtis par des rivalités de cour, nous avons pu retarder sept mois le triomphe définitif de l'Allemagne, ce n'est point une affirmation folle de prétendre que nous puissions aujourd'hui avec l'armement supérieur et le nombre égal, dominer le sort.

Ceci seul nous peut inquiéter que des vieillards cacochymes et valétudinaires dirigeant encore les marches des armées. L'esprit du temps veut que le vieillard règne et domine. On ne parvient aux postes d'initiative et de vigueur qu'au moment où le sang commence à se figer dans les veines et les idées à vaciller dans le cerveau sénile. Des sexagénaires chamarrés guideront les troupes. Dieu veuille qu'une influenza propice nous débarasse à la veille de la guerre, de tous les grognards qui ont dépassé la cinquantaine. On n'accomplit de grandes choses, il y a un siècle, qu'avec des capitaines âgés de vingt à trente ans. Mais la valeur du peuple-soldat ne saurait-elle suppléer à l'abrutissement des chefs?

Il ne s'agit pas ici seulement de l'Alsace-Lorraine et de la Revanche; la nécessité s'impose de réduire à l'impuissance la race germanique, dont les allures hostiles contraignent à l'esclavage régimentaire les européens, et enrayent ainsi les aspirations altruistes. Le socialisme recommandé par les Bebel et les Liebnecht n'est pas extrêmement supérieur aux idées de M. Clémenceau et de M. Floquet; et ils erreraient fort, ceux qui, toute idée de patrie à part, voudraient voir dans ces prophètes d'outre-Rhin les promoteurs de l'avenir rêvé.

Rien ne peut venir de l'Est qui ne soit néfaste. L'état de guerre subsistera entre l'Allemagne et nous tant que les forces demeureront à l'une et à l'autre nation. C'est là une nécessité géographique et ethnographique.

Il convient de croire encore un siècle ou deux à la Patrie. Ensuite, nos fils supprimeront cette entité temporaire, qui caractérise une période barbare de l'évolution des sociétés. Quand l'idée d'altruisme sera plus puissante que l'idée d'égoïsme les frontières s'effaceront d'elles-mêmes.

En attendant, et afin que la révolution naisse qui nous

délivrera, faisons tous nos efforts pour préparer la guerre, pour combattre, pour vaincre.

Libre au peuple, le lendemain, de remarquer qu'il n'est qu'un officier sur cinquante hommes et de profiter de la Force en armes pour établir son Droit.

PAUL ADAM

L'ENCYCLIQUE

La Curie romaine, bien que vierge jusqu'à présent de toute connaissance économique, a donné le jour récemment à un factum sur la condition des ouvriers qui affiche des prétentions salvatrices. Et déjà les monarques de l'Europe se sont mis en route pour déposer l'encens et la myrrhe dans le berceau d'où vient d'issir la nouvelle parole de vie.

Nous ne ferions pas un crime au Souverain Pontife de la médiocre familiarité où il semble vivre avec les faits économiques. Nous sommes disposés à reconnaître que des lèvres incompétentes peuvent être des lèvres inspirées. Et nous inclinons à croire que la vérité sociale, si elle venait à être formulée, sortirait de la bouche d'un petit enfant plutôt que de celle de M. Paul Leroy-Beaulieu.

Mais ce dont nous avons sujet de nous étonner et de nous plaindre, c'est de voir que Léon XIII, si peu soucieux des faits, a subi une si profonde initiation aux plus vieux sophismes de l'économie bourgeoise et de la science matérialiste. Nous lui faisons un grief de l'esprit froidement positif et rationaliste qui lui a dicté ces trente pages rapides. Et quand il s'agit de la question la plus sérieuse de notre temps; de celle qui va jeter l'une sur l'autre dans une mêlée sanglante les deux moitiés dont notre société est faite, les propriétaires et les prolétaires, nous éprouvons une légitime surprise de voir celui qui parle au nom du Christ se croiser les bras et faire l'éloge du *statu quo*, c'est-à-dire de l'injustice latente d'où sortiront fatalement les violences ouvertes de demain.

Quand on dispose d'une source de connaissance surna-

turelle, comme est le dogme chrétien, qu'on en est l'interprète infaillible et reconnu comme tel par des centaines de millions d'hommes, on doit pouvoir faire mieux que de constater l'état de choses existant, de dire qu'il est déplorable, mais que la *nature* l'a fait ainsi, et que la *raison* démontre qu'on n'en peut sortir. Que nous venez-vous parler de la *nature*, vous qui êtes le délégué sur la terre d'un ordre surnaturel? Que nous veut votre *raison*, puisque c'est une parole de foi que nous attendions de vous.

Je le vois bien : Vous citez Thomas d'Aquin au bas de vos pages. Mais de la scolastique vous n'avez gardé que l'aristotélisme rationaliste. Dans le Saint, vous n'avez vu que le païen. En réalité, ce ne sont pas les docteurs du XIII^e siècle, ce sont les philosophes du XVIII^e que vous devriez citer.

Ce que vous nous deviez, c'est la déduction théologique de la misère et de l'opulence. Vous deviez nous montrer comment la famine de ceux qui travaillent et le luxe des oisifs sont la preuve qu'il y a un Dieu. Vous nous deviez l'exposé des raisons supra-sensibles qui font que Rothschild a été dans les vues de l'Eternel. Nous attendions de vous la révélation du crime mystérieux que nous expions par un laborieux opprobre, et des mérites, non moins inintelligibles pour nous, qui ont valu à Rothschild toutes les bénédictions temporelles. Ou bien, si cet état de choses est injuste, vous nous deviez le mot des réparations futures. Il n'y a qu'une chose que vous n'eussiez pas le droit de nous dire, et qui est précisément la seule que vous nous ayez dite. Vous n'aviez pas le droit de nous dire : « Tout cela est naturel, et Dieu même est impuissant contre la nature. Toutefois, vous avez tort de croire que la nature est cruelle, elle n'est qu'indifférente. La même terre, nourricière aux uns, est marâtre aux autres; et le même soleil qui fait vivre tels êtres, à tels autres donne la mort. » Car, ô Saint Père, cela, nous le savions. Bastiat et M. Paul Leroy-Beaulieu nous l'avaient déjà dit, et nous éprouvions tous les jours que toutes les moissons de la terre, étant accumulées dans un petit nombre de greniers qui ne nous appartiennent pas, ne nous empêchent pas de mourir de faim. Mais ce que nous voulions savoir, c'est ce que pense l'Eternel de Bastiat, de M. Paul Leroy-Beaulieu et des

accapareurs. Nous nous plaignons de ce que vous ne vous soyez pas prononcé; de ce que vous n'ayez eu le courage ni de la bénédiction ni de l'anathème. Les paroles mêmes de la consolation chrétienne, ô pontife incrédule, expirent sur vos lèvres. Vous nous dites bien que nous sommes immortels, mais vous invoquez la *raison* pour le prouver (p. 21). La raison? Médiocre autorité pour inviter à croire ceux à qui leur prédestination au malheur fait paraître irrationnel le monde entier. Dites-nous plutôt pourquoi nous avons été condamnés à vivre dans un monde qui ne vit lui-même que de notre mort et de la succion perpétuelle de la moëlle de nos os et de la substance de nos âmes.

Vous nous affirmez, que la propriété est un droit *naturel* (p. 6 et 8), parce que l'homme est doué de *raison*; parce que, différent en cela des animaux, il prévoit ses besoins futurs et qu'il use dès lors légitimement des moyens qui lui paraissent les plus propres à assurer son avenir. Or, rien ne l'assure mieux sans doute qu'une bonne propriété dont la rente échoit à périodes fixes. Mais nous autres, sommes-nous donc des brutes que nous n'ayons le droit de rien posséder? Et pourquoi, si la propriété seule assure une existence digne d'un être raisonnable, nous défendez-vous de la prendre là où elle est, c'est-à-dire dans la poche des capitalistes?

Je vous entendis. Vous nous prêchez d'être sages; d'économiser sur notre salaire; et avec le pécule amassé à la longue d'acheter un petit champ que nous cultiverons nous-mêmes et dont nous vivrons jusqu'à la fin de nos jours. Et vous affirmez gravement que c'est là l'origine de toute propriété. O pontife facétieux, pourquoi pousser la plaisanterie jusque-là? pourquoi écrire l'histoire comme un économiste? Rothschild a-t-il jamais économisé sur son salaire? a-t-il jamais cultivé un petit champ? Autant dire que vous gagnez le denier de saint Pierre, en bêchant votre jardin du Vatican.

Oui, il est bien vrai que le capital vient de l'épargne, et même de l'épargne faite sur le salaire: mais c'est sur le salaire dû aux autres, et non sur le salaire qu'on reçoit que se font les économies qui enrichissent. Oui, le bourgeois pratique une merveilleuse abstinence, l'abstinence

totale du bon droit et de la justice : c'est pourquoi il s'enrichit, et c'est pourquoi il ne nous reste rien dans les poches, après qu'il nous les a vidées au jour le jour. Son épargne se compose de toutes les épargnes qu'il nous a empêchés de faire, et son gros ventre augmente avec notre famine. Mais à quoi bon insister sur ce qui crève les yeux et sur ce dont vous convenez vous-mêmes ? Car vous avouez que le bourgeois ne voit dans l'ouvrier qu'une machine (p. 19, 37) ; et qu'il paie cette machine au plus bas prix qu'il peut, mais que l'ouvrier est obligé de se vendre à vil prix pour ne pas mourir de faim. Pourquoi donc vous moquer de nous ? pourquoi nous dire d'épargner quand vous savez que notre salaire ne suffit pas toujours à nous vêtir et à nous nourrir ? (p. 43, 45).

Bien que l'on essaie de nous faire vivre comme des brutes, nous voyons encore assez clair pour nous apercevoir que, sous le régime de la propriété individuelle, chacun n'est si prévoyant pour lui-même qu'à la condition d'être entièrement imprévoyant du sort des autres ; et que même il ne pratique sérieusement cette prévoyance individuelle, dont vous faites l'éloge, qu'en empiétant sur le lot d'autrui. C'est pourquoi pour tous ceux que la vie et le travail ont usé, nous voulons une vieillesse tranquille au lieu de la mort ignoble dans un bouge que le capital réserve à tout homme qui n'est plus la bête de somme vigoureuse dont il puisse tirer profit ; pour tous ceux qui naissent à la vie et au travail, une éducation virile, qui les y rende propres ; et pour tous ceux qui créent la richesse le produit intégral de leur labeur. Et s'il nous faut, pour réaliser cette répartition équitable l'ensemble de toutes les ressources que le travail social a amassées, mais que notre faiblesse et notre aveuglement ont réunies entre les mains d'un petit nombre, qu'est-ce là autre chose que de sortir de la tradition pour entrer dans le droit ? Et n'est-ce pas être plus prévoyant que la raison bourgeoise, et plus chrétien que votre dogme ?

Vous ajoutez que le capital et le travail se supposent. Et nous n'en disconvenons pas. Mais quel inconvenient voyez-vous à ce que le capital nous appartienne à tous collectivement, au lieu d'appartenir à quelques-uns ? Et le capital bourgeois se soucie-t-il beaucoup du travail,

lorsque pour gagner davantage, il ferme les usines pour aller spéculer à la Bourse ? Personne n'est plus soucieux que nous de garder intact le capital. Mais cela empêche-t-il qu'il ne soit juste de supprimer les capitalistes ?

Il est impossible, objectez-vous, que tous soient au même niveau, « *car contre la nature tous les efforts sont vains* ; c'est elle en effet qui a disposé parmi les hommes des différences aussi multiples que profondes : différences d'intelligence, de talent, d'habileté, de santé, de force ; différences nécessaires d'où naît spontanément l'inégalité des conditions. Cette inégalité d'ailleurs tourne au profit de tous, de la société comme des individus : car la vie sociale requiert un organisme très varié, et des fonctions fort diverses ; et ce qui porte précisément les hommes à se partager ces fonctions, c'est seulement la différence de leurs conditions respectives (p. 17). » Saint Père, déjà Malthus, Herbert Spencer et Schaeffle nous avaient appris que l'Etat est un organisme ; et déjà aussi que la sélection naturelle et le *struggle for life* y sont la loi. Mais aucun de ces philosophes matérialistes n'avait été aussi *struggle for lifer* que vous ne l'êtes, ô vicaire de Jésus-Christ. Aucun n'avait osé dire que la nature résiste absolument à l'effort humain. Ils la tenaient pour une matière malléable, sur laquelle les mains de l'homme ont prise. Ils estimaient, imbus qu'ils étaient encore d'un vain idéalisme, que l'art peut corriger la sélection fortuite opérée par la nature ; qu'on peut faire naître le talent en des cervelles où, sans culture, il n'aurait pas germé ; que toute habileté peut s'acquérir, et toute force physique se développer. Et quant à nous, qui ne lisons guère Spencer et Schaeffle, nous nous demandons si même c'est là le vrai problème. Car, en quoi Rothschild a-t-il jamais fait preuve de plus d'esprit que moi, par exemple, qui le critique en ce moment ? Ou, si sa richesse est proportionnelle à son intelligence, pourquoi n'occupe-t-il point la plus haute dignité spirituelle qui soit au monde, et pourquoi n'est-il point pape ?

Vous nous exhortez à la patience chrétienne. Vous nous assurez que le travail, loin d'être un déshonneur, n'est que le symbole des souffrances de Jésus-Christ. Pourquoi donc y a-t-il tant de riches qui croiraient se dés-

honorier en travaillant? et pourquoi Rothschild se refuse-t-il à imiter Jésus-Christ ? Vous concluez que, si la société requiert des conditions inégales, cette inégalité même tourne au profit de tous. Et assurément la société ne pourrait pas vivre décemment s'il n'y avait des décrotteurs pour cirer les bottes. Mais ne serait-il point juste que ces besognes si nécessaires fussent réparties entre plus de gens ? Et y aurait-il moindre profit pour la société si M. de Rothschild, au lieu de faire citer ses bottes par son décrotteur, au contraire les lui cirait quelquefois, à peu près comme vous lavez vous-même, Saint-Père, les pieds de douze pauvres une fois l'an.

Vous avez si bien lu les économistes bourgeois, que vous leur avez emprunté même l'imprudent aveu que fit un jour le candide Adam Smith, lorsqu'il dit que le travail de l'ouvrier est la source de toute richesse. Vous convenez, Saint-Père, qu'il en est vraiment ainsi (p. 35); et vous consentez qu'il nous revienne un peu de cette richesse que nous créons tout entière. Pourquoi donc nous refuser le seul moyen qui nous reste de défendre le salaire de ce travail dont tout le monde vit grassement, excepté nous-mêmes ? Vous armez le bras séculier contre nos grèves, vous glorifiez le militarisme (p. 35); vous placez les hommes « qui administrent les choses de la guerre » au nombre de ceux qui « doivent avoir la prééminence dans toute société, et y tenir le premier rang. » Ceux-là, dites-vous, « travaillent directement au bien commun et d'une manière excellente, tandis que les hommes qui s'appliquent aux choses de l'industrie n'y peuvent concourir dans la même mesure. » Croyez-vous donc, Saint-Père, que nous puissions jamais tenir pour une parole divine une doctrine qui reconnaît plus d'utilité à ceux qui tuent qu'à ceux qui font vivre ? Ou, si c'est là une inspiration surnaturelle, s'il est vrai que l'essence dernière de la croyance catholique soit le dogme de la force et le sang versé du misérable, avouez-le franchement; bénissez ouvertement, comme fit un jour votre prédécesseur, les fusils d'invention nouvelle. Vous aurez rassuré beaucoup d'âmes inquiètes de bourgeois très croyants. Et quant à nous, nous saurons que nous n'avons pas à compter, pour notre laborieuse œuvre d'émancipation, sur le concours d'un Dieu bourgeois qui nous hait et qui nous dégoûte.

THÉODORE RANDAL

L'AVENIR DES EXPOSITIONS DE PEINTURE

A la salle de concert, tandis que des gerbes de sons orchestrés fusent, s'épanouissent, éclatent, ou que timide et solitaire, la voix du hautbois retrouve comme l'écho perdu d'une horloge ancienne, si quelque spectacle de nature à distraire non l'ouïe directement, mais la vue, surgit, les assistants s'impatientent sans manifestation, par crainte de susciter un mal autrement pire que le premier. Et que la pensée de l'auditeur évoque des images coïncidentes ou plus belles, ou fuie et s'effondre, ou s'annule au profit de l'oreille, peu importe : à la salle de concert, le spectateur, artiste ou snob, dépouille l'incivil personnage qu'est l'homme civilisé.

* * *

A la salle de lecture, courbés sur des livres, les assistants semblent se livrer à une occupation commune. Cependant, à fréquenter un Sage, l'un découvre des lignes que seul il a su lire, des lignes, thème que dans un temps prochain, il développera et perpétuera en poèmes dont les hommes aimeront à vanter la splendeur, tandis que cet autre qui s'use à comparer des textes, prend avec une creuse satisfaction, ici le mot « autant », là le mot « aussi », et note sous la rubrique *Variante* son heureuse découverte. Ainsi le premier est semblable à la sève qui vivifie une plante rare dont l'autre sera le parasite. Mais qu'en cette salle, tel lecteur se berce des rythmes les plus beaux quand son voisin semble saisi d'extase devant un innommable feuilleton, qui d'entre eux tous songe à violer la paix générale?

* * *

Or, que préparés aux émotions esthétiques, nous pénétrions dans une salle de peinture, voyez quelle dérogation choquante ! Là, avant que de rencontrer des œuvres d'artistes nés, nous sommes condamnés à inspecter au moins sommairement, cent ou mille toiles issues de manieurs de pinceaux auxquels nous refusons absolument jusqu'au titre d'artiste, si prodigué de nos jours. Et, il résulte qu'étant entrés dans ce lieu, comme auparavant nous pénétrâmes en les salles de concert ou de lecture, pour y trouver notre joie, notre vue aussitôt est violée, notre confiance trahie, notre esthétique bafouée, nos affections ravalées, ternies. Chaque station devient une étape douloureuse, — oh ! les que trop vrais élèves des faux maîtres ! — car plus on poursuit l'examen de telles peintures, plus on y découvre l'impitoyable réalisation de ce qui aurait dû être évité. Et c'est après avoir lâché le cours d'une trop facile ironie sur combien de paysages — avant l'horloge, sur combien de ces portraits dont on dit qu'ils sortent de la toile, — ne sera-ce donc jamais par derrière ? — que courbatus et mélancoliques, nous tombons en arrêt sur une œuvre attirante. Or, que celle-ci triomphe de notre humeur, ablue notre œil des abjections subies, c'est bien : aussitôt nous nous plaçons au point, pour contempler, et l'œuvre se dévoile, qui chante la symphonie des couleurs, l'équilibre des lignes, qui nous révèle l'âme du peintre par l'âme de la peinture, d'un peintre ne subordonnant point sa conscience d'artiste au désir de plaisir, d'une peinture tout à la fois barbare et subtile où rien ne sent la fallacieuse audace de formules dérobées, où ce qui est considéré comme capital par le nombre, devient secondaire, et vice versa, où dans tout mariage de couleurs, en tout arrangement, en toute enveloppe des formes, perce une intelligence éprise d'idéal et non qu'un instinct de manœuvre. Mais à peine notre vue sourit-elle à ces fêtes ordonnées du ton et de la teinte, à peine savoure-t-elle la joie des courbes molles, des lignes serpentines, qu'une forme humaine se place entre la toile et nous, qu'une voix

s'écrie : « Eh ! Marie ? viens voir, en voilà une qui ressemble à Mme Martin ! »

Et de s'esclaffer.....

Plus terribles encore sont les arbitres qui pérorent et instruisent autour d'eux : Devant un Pierre Carrier-Belleuse :

— « Ça ressemble en moins laid à du Degas.

— Qui ça, Degas ?

— Oh ! un élève de Manet qui fait aussi des danseuses..»

Sans commentaires, n'est-ce pas ?

* * *

Les expositions collectives sont encore plus fatales aux exposants qu'aux visiteurs ; et qu'elles soient basées sur la suppression du jury ou d'après les arrêts de confrères s'arrogeant — avec quel aplomb ! le droit d'accueillir ou de repousser des confrères, il faut à tout participant une âme d'airain, un courage préparé aux plus durs sacrifices. Et telle exposition aura beau se diviser en groupes sympathiques, il ne sera pas moins avéré que deux toiles d'un couple de n'importe quels peintres se font rarement valoir l'une par l'autre, tandis que le contraire se produit souvent. Evoquerons-nous maintenant, l'aspect disharmonique que prend une salle de peinture, si avec le recul obligatoire, on embrasse un ensemble d'envois ; déplore-rions-nous aussi le cortège de soucis, de haines, de désespoirs que soulève en particulier tout agrégat de peintres ; et rien de moins imprévu chez des hommes dont les efforts agissent simultanément, car une exposition collective ne se présente-t-elle pas comme un concours ?

* * *

A ces concours, quelques artistes ont pu échapper en se réfugiant chez les marchands de tableaux. C'est un pas vers le mieux ; mais les propriétaires de galeries n'ouvrent leurs portes que dans un but intéressé, c'est-à-dire aux parvenus ; à leur point de vue, rien de plus logique. Pourquoi les peintres las d'une odieuse promiscuité ne s'associeraient-ils pas en homme d'affaires pour se dissocier comme artistes ? Il ne s'agirait moyennant une cotisation minime pour chacun, que de louer un local assez vaste

pour contenir dix ou vingt expositions d'un même nombre de peintres, en autant de salles indépendantes les unes des autres, ce qui n'engagerait l'amateur d'art que dans la mesure de son goût. En fixant par un tirage au sort le choix des salles et l'époque attribuée à chaque exposant, en délimitant à quinze jours le temps de chaque exhibition, ne serait-ce pas avantageux pour vous, les bons peintres? ne serait-ce point faire œuvre et non dérisoire, d'artistes indépendants?... Pour satisfaire les visiteurs amis, les toiles seraient fixées non aux murs, mais sur des chevalets roulants; de plus, les matinées seraient réservées aux solitaires et aux silencieux et des gardiens sauraient faire respecter le droit. C'est alors qu'on regarderait de la peinture, comme on entend de la musique, comme on lit un livre, silencieusement: sans entendre formuler une critique au moment de la communication entre l'œuvre et soi. Comme on goûte des musiciens et des littérateurs, on goûterait des peintres alternativement, sans encourir la vue des agressifs champs de bataille de la couleur. Ajoutons que l'instauration d'un temps fixé pour une nouvelle catégorie de visiteurs sans empêcher les après-midis « chics » d'exister, n'aurait pour but que de ne pas mettre des ennemis en présence, tandis qu'en l'état présent...

N'est-ce pas au sortir d'une exposition de peinture que le très étonnant Sir Thomas Carlyle prononça pour la première fois ces paroles? « On devrait bien éllever des autels à la Solitude et au Silence. »

EDMOND COUSTURIER.

NOTES ET NOTULES

Le *Théâtre Libre*, se fait fort de monter la *Princesse Maleine* en novembre; M. Maeterlinck déclare se désintéresser de cette entreprise.

Théâtres :

Nous ignorons pourquoi de la représentation d'*Un Mâle*, de M. Lemonnier on a voulu faire un évènement, une solemnité littéraire? — Pourquoi M. Rosny, dont l'admirable *Daniel Valgraine* humilie singulièrement les romanciers d'aujourd'hui, aborde-t-il avec *Nell Horn* la carrière dramatique?

— Nous entrevoyons pourquoi un « auditoire d'élite » a redemandé, et fait jouer *deux fois de suite* la *Morte violée* de M. de Chirac ; et le fait que Mme Tola Dorian ait transcrit en russe, sous le titre de *Tamara*, un conte de Ouida intitulé *Pépistrello*, nous semble appeler l'approbation. Mais, entre les *Fourches Caudines* et l'affaire Clairainval, il n'y a pas à choisir et la police correctionnelle ne redoute pas la concurrence de M. Antoine — La preuve est faite aussi par *Leurs filles* que le plus à tiroir des vau-devilles obscènes est à sa place au *Théâtre Libre*.

Le *Rêve* drame lyrique vient de révéler au monde troublé le nom d'Alfred Bruneau. Cette œuvre a ému le monde musical et secoué le monde qui se qualifie de littéraire parce qu'il fait son bréviaire de l'*Écho de Paris* — Invalides de quelques vieux écrivailleurs. — Beaucoup, à

l'audition de ce drame, ont crié au chef-d'œuvre, ont annoncé cette rénovation de l'art qui est on le sait la coutumière préoccupation des matassins de la critique; d'autres affirmèrent l'œuvre détestable. Ce tapage est peu motivé. Sur un détestable mélodrame, tiré d'un roman pleurnichard par M. Gallet, fabricant en gros de livrets d'opéra et pondeur de vers informes, M. Bruneau a écrit une partition où se manifestent des intentions excellentes, mais que l'exécution a trahies. M. Bruneau mérite d'être loué pour son emploi des leitmotive et pour le courage avec lequel il a su rejeter les airs et les ensembles, mais il a fort mal usé de ces procédés wagneriens. Le leitmotiv n'est pas une enseigne voyante que doit pendant tout le drame porter un unique personnage, il doit représenter surtout une idée musicale, un sentiment. Cette idée et ce sentiment se développant, se compliquant, se transformant dans le drame, le leitmotiv doit avec eux se développer, se compliquer et se transformer. Il n'en est rien dans le *Rêve*; de plus l'orchestration détestable gâte les pages les mieux venues, de même qu'un parti pris de cacophonie, à effrayer un roi nègre, lasse inutilement l'oreille.

Il est temps que Wagner et son œuvre nous arrivent, peut-être que, après l'audition de *Tristan*, on se sentira moins disposé à écouter les facéties des Bauer qui tiennent que faire chanter les gens en les affublant d'un costume moderne, constitue une révolution artistique et esthétique, ces bonnes gens devraient songer à la *Traviata*.

L'*Echo de Paris*, jaloux sans doute des fêtes qui célébrèrent Moréas, s'est offert un pauvre musicien pour manifester son incompréhension de toute chose d'art. On a loué à ce banquet le sottisier de Médan et par la même occasion on a affirmé le mépris que l'on ressentait pour quelques uns qui sont les gloires de la musique française.

* * *

Les livres :

Les *Pages* de M. Stéphane Mallarmé (Deman édit.) nous sont parvenues malheureusement trop tard pour que nous leur eussions pu consacrer autre chose qu'une note hative — nous reportons en août notre appréciation.

Le Nazaréen, de H. Mazel (Savine). Roman dialogué qui vaut plus par la somptuosité du décor que par la logique des déductions psychologiques.

La joie de Maguelonne, par A. F. Hérold (Bailly éd.). A l'auteur de ce poème, qui écrase par contraste les *Péans et les Thrènes* de toute la supériorité musicale de ses rythmes divers et souvent de toute simplicité, nous ne reprocherons que de ne pas assez *incarner* le symbole, de ne pas faire *vivant de vie matérielle* les êtres dont sa fresque large et imprécise comme se doit est mobile. Considérons le *Pauvre pécheur*, de Puvis de Chavanne : c'est la généralisation particularisée. Et là est l'art suprême ; peinture ou poésie. Au surplus, ce poème très noble, fait honneur à son auteur.

A l'Ecart, par R. Minhar et A. Vallette (Perrin éd.) Un reproche (à quoi peut-être utile une critique élogieuse ?) qu'on fit à l'auteur des *Cahiers d'André Walter* ce fut de mêler de la critique littéraire et des citations corroboratives à ses déductions sentimentales ; en ce livre-ci nous retrouvons incidemment cette tendance et, vraiment, nous livrons aux auteurs cette impression partielle : le cerveau de l'homme de lettre, en tant que géniteur de théories, doit-il être livré au public ? voyez la misère des récents interviews : « Il faut le langage pour être lu », cette formule semble être le credo contemporain et tous nos pauvres amis — ou adversaires — espérant être leur propre « cornac, » ont naïvement sombré dans le ridicule. M. Barrès, assez fin pour se voir grotesque dans le miroir de M. Huret, s'excuse dans l'*Eclair* d'assez ingénieuse façon ; mais, à vrai dire, c'est la méthode directe naturaliste et la restrictive psychologie du *moi* qui conduit les auteurs à s'étudier dans leur métier au lieu de chercher en eux l'*homme*, pour le comprendre dans les autres, pour le recréer selon toute contingence ; c'est ce qui rend cet art moins haut, peut-être, qu'un art, disons, « classique ». Le roman que voici préterait à bien d'autres considérations laudatives où les critiques de métier sauront se complaire.

Les principes supérieurs, par S. Camille Chaigneau (Lib. des sciences psychologiques), étude comparée d'occultisme et de spiritisme.

Chérubin, par Charles Morice (Vanier). L'auteur de cette

pauvreté, non content d'en avoir dû la représentation à des souscriptions en faveur de Paul Verlaine, a osé publier cette « pièce de collège chez les Jésuites. » comme dit M. Quillard. Nous n'avons naturellement aucune appréciation littéraire à donner sur cette plaquette que nous n'annonçons que par égard pour l'auteur.

* * *

Dans *La Wallonie* (mai 91) nous relevons de curieuses « coquilles » au cours des *Jeux parnassiens* auxquels elle consacre ce n°, et l'annonce de nombreux vers de M. Gustave Kahn ; enfin l'aveu, ironique sans doute, d'une admiration compromettante.

Dans le *Mercure de France*. Deux articles, bien différents, mais également attachants de M. Pierre Quillard.

Dans la *Jeune Belgique*, des vers de Gustave Kahn (qui doit préparer quelque coup de foudre).

* * *

Dieu — en tant que *DIEU* — est notre Créateur à tous ; mais, en tant que *titre*, il appartient à M. Paul Adam, qui depuis deux ans annonce son volume — et, quel que soit notre respect et notre admiration pour le nom de Victor Hugo, nous ne saurions souffrir qu'il abrite, sous un titre pris à l'un des nôtre, des vers, même de M. Vacquerie.

* * *

La lecture de cette compilation des déchets, qui encombrèrent la table où fut écrite *la Légende des Siècles*, a incité, ce mois, M. Mendès, dont le fiel déborde enfin, à quelques haineuses phrases destinées sans doute au « symbolisme » ; cet homme, ce séducteur, reconnaît-il que la littérature n'a pas souci de ses sourires ? que la vieillesse est là et que l'obcurité dont il ne sortit jamais, va devenir la nuit et l'oubli définitif ? « A l'école, jeunes gens » crie-t-il. Il est possible que cette invite s'adresse, non sans à propos, à M. Ch. Morice, « symboliste » aux heures de banquets et de bénéfice, mais dont le cerveau nous semble être moins « le cerveau du symbolisme » que celui, plus humble, d'un instituteur primaire.

* * *

M. Ph. Gille dans le *Figaro* (1^{er} juillet) «croit intéressant» de citer quelques lignes des *Entretiens politiques et littéraires*, où M. H. de Régnier parla de Victor Hugo. — Pour que l'opinion de H. de Régnier (par exemple) puisse être intéressante à citer, il faut, en toute évidence, que sa situation littéraire soit de quelque importance (sans quoi M. Gille aurait berné ses lecteurs), dès lors, comment se fait-il que «le premier journal Français» n'ai pas, même mentionné bibliographiquement les *Sites*, les *Episodes*, les *Poèmes Anciens et Romanesques*, ouvrages sur quoi est basée la réputation de H. de Régnier, au point que M. Gille en est arrivé à citer ses opinions critiques comme devant intéresser le public? Ces remarques, nous les adressons moins à la conscience de M. Gille, qu'à la perspicacité de M. Magnard.

* * *

Oaristos, puis *Horas*, par E. de Castro, bientôt suivis d'*Examen de consciencie* de O. Soarès, livres qui «inaugureront en Portugal le symbolisme» seront appréciés avec compétence dans notre n° d'août.

Promenades sentimentales par Jean Thorel (Perrin éd.) nous aurons à en parler.

Léon Vanier, annonce un nouveau volume de Francis Vielé-Griffin, ainsi qu'une réédition des *Episodes* de H. de Régnier.

* * *

La *Conque* (4^{me} liv.). Eventail de Stéphane Mallarmé; la Comédie de la Mort, Maurice Quillot; la suave Agonie, P. Valéry; Sonnet, L. Blum; Evocation, H. Bérenger; Regrets, E. Hollande; Le réveil, Claude Moreau; Piédestal, Pierre Louys.

* * *

L'adresse de M. Vielé Griffin est : soit — 122, rue de la Pompe ; soit à Nazelles, Indre-et-Loire.

Le Gérant: J.-R. BOUTHORS.



CONTREXÉVILLE (Vosges)

SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉ :

Hôtel MARTIN Félix

VAUTHIER, Successeur

PARAITRONT PROCHAINEMENT

Chez Léon Vanier

LES CYGNES

Nouveaux poèmes (1890-91)

PAR

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Une réédition revue et augmentée des

ÉPISODES

Par **Henri de REGNIER**

Chez Kolb

LE VICE FILIAL

Par **Paul ADAM**

Chez Perrin et Cie

UN VOLUME

Par **Jean THOREL**

Paris. — Typ. BEAUDELOT, 16, rue de Verneuil